

Haroldo Conti

**MASCARÓ,
LE CHASSEUR
DES AMÉRIQUES**

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Annie Morvan

La dernière goutte

*À Marta,
à tous les compagnons*

« Quand je serai un homme, je serai chasseur. »

Indiens Kwakiutl

Le cirque

CAFUNÉ SOUFFLAIT et soufflait dans la petite flûte en os. Un filet d'air ténu, un chatouillement de métal, une petite âme de vent à peine perceptible qui s'enroulait dans l'air. Le jour, ici, était cette musique qui se promenait partout, perle, gouttelette, temps dénudé et lisse. Cafuné agitait des grelots en ongles de chèvre pour accompagner sa musique ou chasser les mouches.

Oreste était resté éveillé toute la nuit, assis devant une table. Les musiciens avaient soufflé et gratté jusqu'à ce qu'ils s'endorment; seul le harpiste aveugle, qui ne voyait pas venir la nuit, continua de jouer et ne cessa qu'à épuisement de ses doigts. Au petit matin, il s'arrêta et le silence les enveloppa tous. La harpe resta au milieu du salon. C'était une belle harpe, avec un chevillier sculpté comme un autel et un manche couronné d'un ange se tenant sur la pointe d'un pied, prêt à sauter à terre. L'ange était petit mais bien fait. Peau humaine, yeux de verre, ailes d'oisillon. Il flottait dans l'air, gracile. Sans son instrument, le harpiste n'était qu'une moitié d'homme. L'homme tout entier, c'était la harpe, l'ange et l'aveugle qui, lorsqu'il jouait, remuait avec grâce, voyait les choses de l'âme sans la contrainte de la chair, pinçait les cordes avec assurance, de la plus petite à la plus grande, dirigeait. Une vie qui ne pesait pas lourd.

Les affiches avaient fait la réputation de l'orchestre. Il voyageait. Aujourd'hui ici, demain ailleurs. Vie légère des routes. Sur l'écriteau, il s'appelait La Trova d'Arenales. Arenales, c'était ce village. Il y avait un violon, un accordéon, un tambour, une flûte à bec, une guitare et la harpe. Le guitariste était un Noir aux cheveux blancs. Il jouait assis, jambes croisées. Madariaga, le violoniste, un vieux aux yeux chassieux et éraillés avec un feutre sale, une veste blanche, un foulard noir, un pantalon rayé et des espadrilles, appuyait son violon sur sa poitrine et regardait droit devant lui. Tout le temps. Le violon était taillé dans du bois blanc et faisait un bruit de pierraille. La Trova jouait pour l'ambiance, des airs simples. Polka, *marote*, *zamba*, *chotis*, valse, *pachanga* et quelques petites fantaisies comme *Corazón de canela* ou *Adiós Mariquita linda*. Lorsque les paroles emboîtaient le pas à la musique, le harpiste se mettait à chanter. Quelquefois c'était le Noir dont la voix était âpre et grave.

Ils commençaient à jouer à la tombée du jour, lorsque le village s'animait, prenait corps ; les ombres se mettaient à marcher et un panache de sable se détachait de la dune la plus haute. Pour Cafuné, c'était un sortilège et il cessait de jouer de la flûte à cet instant même.

Cet après-midi-là, Oreste avait voulu aller jusqu'à Aguas Dulces par la côte pour voir s'il y avait des nouvelles du bateau. Il n'y parvint pas, mais il arriva en sueur jusqu'au bateau échoué qui, de loin, ressemblait à une ville. D'Arenales, on ne pouvait pas le voir. Sa masse n'apparaissait qu'à mi-chemin et entrait dans la mer comme le prolongement naturel de la Pointe du

Diable. Le sable soulevé par le vent le voilait, l'effaçait et quelquefois le hissait dans l'air. Puis il s'éloignait de la pointe, virait de bord, se gonflait et se transformait pour devenir une ville qui grandissait à chaque pas. L'humeur d'Oreste changeait au gré du bateau. Elle traversait les temps et les chemins selon qu'il se faisait rocher, nuage, train, muraille et enfin ville. Plus près, il devenait navire pour le plaisir d'Oreste qui s'imaginait que c'était *Le Lendemain*, ce grand bateau qui naviguait dans sa tête. Il marchait, enveloppé de sable, éclaboussé d'écume, secoué par le vent, plié en deux. La ligne mouvante des vagues le désorientait, le berçait. Il se baissa, ramassa un coquillage blanchi par le soleil, le lança à la mer, poussa un cri. Le cri ne sortit pas de sa bouche mais d'un peu plus loin et s'écrasa contre le vent. Maintenant, le bateau était un bateau échoué et triste, une carcasse de bateau avec pour nom *Aldebarán*.

Il parcourut l'intérieur de la coque, soulevant des vestiges, décollant des algues, simulant des manœuvres. Un paquet de mer entra à tribord par une brèche. Il ramassa un anneau recouvert d'algues et le glissa dans sa poche, monta sur le pont et l'arpena, pour le simple plaisir d'écouter ses pas. Oreste s'arrêta soudain et il y eut un bref grondement derrière son dos, un bruit de tôles, un bruissement d'écailles, le vent. Il monta sur le pont supérieur. Le soleil caressait la crête des dunes, la plage était une brume jaune parcourue de lumières et de phosphorescences, et les mouettes se tenaient debout sur leurs ombres qui s'allongeaient sur le sable et se brisaient à la première vague. On ne voyait pas Arenales.

On voyait la pointe de la dune. Le bateau bougea, leva l'ancre. *L'Aldebarán* naviguait sur des festons d'écume, entre des brouillards trompeurs.

Il revint en fin d'après-midi. Le vent avait séché la sueur et l'eau de son corps, et la peau le brûlait. Les dunes étaient devenues noires et il aperçut le panache de sable. Un peu plus tard, Cafuné passa comme un éclair sur sa bicyclette ailée dont les roues étaient mouchetées de rustines colorées et les poignées du guidon enveloppées de morceaux de serpillière. Il lui fit un signe de la main mais Cafuné ne répondit pas, ne le regarda même pas. Une pure silhouette. Un élastique retenait ses cheveux gris, hirsutes, qui flottaient derrière sa tête. Cafuné, petit oiseau, tout en os. Quand il ne jouait pas de la flûte, il courait çà et là sur sa bicyclette. Il apportait des messages, en emportait d'autres. La plupart du temps, il les inventait. Il l'avait vu, pour sûr, du coin de l'œil. Un œil de mouche. Il s'éloigna dans un crissement de pneus, poursuivi par une bande de mouettes.

Un enchevêtrement d'ombres glissait sur l'horizon. Le vent remuait le sable, soulevait des écumes, des embruns salés humectaient doucement sa peau, se faufilaient entre les poils de sa barbe parsemée d'éclats, le trempaient, gouttaient de ses tempes, voilaient ses yeux. Oreste cheminait dans l'air, voyageait dans le vent. La mer était ferme, elle sortait de la terre, changeait de couleur selon le ciel. Rose, lilas, violette et bleue dans le lointain. Le ciel s'éteint mais la mer garde des pâleurs, comme un reflet dans une vitre profonde. Les mouettes s'envolaient

devant ses pas, toujours à la même distance, planant au-dessus de sa tête, criant au-dessus de son ombre.

Les petites mesures du village se pelotonnaient vers l'ouest. Elles avaient un côté blanc, précis, et un côté sombre qui s'allongeait en pointe vers la mer. Le phare les surplombait, encore dans le soleil, ce qui le faisait paraître plus grand et plus éloigné. À mesure qu'Oreste s'en approchait, le phare se déplaçait vers la gauche, toujours au-dessus des toits, puis il entra dans la mer.

Le phare était plus vieux que le village. Des Italiens venus de Palmares l'avaient bâti sur le cap Santa María, un rocher solitaire maintenant totalement dans l'ombre et qui se fondait dans la mer à mesure qu'Oreste approchait du village. Sur les cartes, il était indiqué par un astérisque¹.

L'histoire d'Arenales était succincte. Elle tenait dans une chanson. D'abord des hommes étaient arrivés et avaient construit un premier phare, un peu plus loin. À mi-hauteur, ils avaient oublié une pierre et le phare leur était tombé dessus. Au pied du nouveau phare, le vrai, il y avait un verger, un cimetière avec sept tombes, un ange en ciment qui pleurait et un promontoire noirci. La chanson dit que les frères qui arrivèrent de Palmares étaient sept et qu'ils construisirent le phare mais qu'une malédiction le fit s'écrouler et qu'au même moment l'ange du baptistère de la cathédrale de Palmares s'envola vers

¹ Il fut pensé et construit par don Armando Borelli en 1895. Il possède une tour cylindrique avec plate-forme supérieure et garde-corps, une guérite noire et une tour couleur de ciment. Hauteur : 27 m. Lumière 0,5 s ; éclipse 4,5 s. Lumière 0,5 s ; éclipse 9,5 s.

le sud. La malédiction revenait à don Diego d'Almaraz qui fonda Arenales par hasard. Almaraz naviguait sur une caraque vers Ocolora¹, fondant au passage villes et nations, quand, en se trompant de présage, il perdit sa route et alla heurter la côte. Au cas où cela eût été tout de même un signe, il fonda Arenales. On présume qu'il y eut une malédiction car, à partir de là, on ne sut plus rien d'Almaraz. Il se serait transformé, dit-on, en rocher, hanterait les ténèbres, vagabonderait sur les plages, âme en peine, dette sacrée, matière à épouvante. Puis d'autres hommes arrivèrent, sept autres d'après la chanson, à la recherche de l'ange. Un évêque, revêtu d'ornements violets, aspergea le rocher, conjura l'âme plaintive qui s'abîma dans la mer ou s'envola vers les cieux, cela dépendait du chanteur. Dans le premier cas, c'était le rocher que l'on voyait à marée basse à un demi-mille de la côte, dans le second le panache de sable que le vent soulevait à la tombée du soir. En paix avec le rocher baptisé comme une créature humaine Cap Santa María, ils élevèrent le phare tel qu'on le voit aujourd'hui.

Lorsqu'on le lui demandait, le harpiste aveugle interprétait la chanson avec la variante du rocher. *Chamarrita de Almaraz*. C'était une *chamarrita* libre, un peu triste.

Le phare donnait à Arenales l'apparence d'un village. Arenales n'était guère plus que cela. Son phare, son quai,

¹ Ile habitée uniquement par des femmes que féconde le vent, *Viaggio intorno dell globo*, d'Antonio Pigafetta. Selon Almaraz, à ce qu'il semble, Ocolora ne se trouvait pas en dessous de Java comme l'avait consigné Pigafetta qui croyait tout ce qu'il entendait.

le bistrot de Lucho et quelques maisonnettes de chaume qui dansaient dans les yeux d'Oreste. La pointe du phare émergeait, blanche et lisse, dans une atmosphère différente. Le reste, en dessous, était confus. La tour était en pierre recouverte de ciment. En s'approchant, on pouvait voir que le temps l'avait usée : murs décrépits, fenêtres avec des vestiges de chambranles et de battants, porte rongée et rafistolée avec des planches rejetées par la mer. Cependant, le phare fonctionnait comme au premier jour. À cette heure, il s'animait et retrouvait, dépourvu de poids et de matière, sa légèreté apparente. Lorsque ne flottait plus qu'une lueur au-dessus des dunes, Bimbo lâchait le contrepoids par l'ouverture, et le fanal commençait à tourner. La tour devenait noire et, quelques instants après, disparaissait. La lumière provenait d'une lampe tempête qui perdait de l'air. Lorsque la nuit s'épaississait, le châssis luisait comme une cage de verre où on eût enfermé un oiseau de braise. À mesure qu'il tournait, jaillissaient du fanal des clartés resplendissantes qui dansaient en rond... Cette lentille de Fresnel était la plus grande richesse d'Arenales. Elle n'avait pas une rayure. Bimbo soufflait dessus, en caressait les montures de cuivre sans jamais toucher le verre. Bimbo flottait entre paillettes et voiles, entre ces feuilles de lumière qui se courbaient et s'entrecroisaient. Une fois, Oreste était monté avec Bimbo et avait collé son oreille contre l'engrenage ; il avait entendu les dents de bronze crisser. Ces lumières mouvantes l'enveloppaient, le pourfendaient, l'engourdissaient. La mer mugissait dans l'ombre, plus loin, plus près. Les repères s'estompaient.

Une lumière brillait dans le bistrot de Lucho. Le reste du village était plongé dans l'obscurité et Bimbo faisait sûrement route vers le phare. Le toit du bistrot dégoulinait d'ombres. Lucho avait coutume de suspendre une lampe tempête à la porte. C'était cette lumière qu'Oreste apercevait. Un instant plus tard, il entendit la guitare du nègre marquant la mesure. Puis seulement sa voix. Sa voix et le tambour. La flûte presque pas. C'était un air monotone, plaintif, un son humain ou en tout cas une langue qu'il ne comprenait pas. De temps en temps les grelots raclaient l'air. Plus près, on reconnaissait clairement la vibration d'un *birimbau*. Oreste n'en avait jamais vu et ne savait pas ce que c'était. Il n'entendait que cette vibration craintive qui frappait et bondissait.

Cafuné était revenu en pédalant entre des paquets d'écume. Oreste aperçut l'ombre bourdonnante qui s'éloignait et le petit nuage de mouettes qu'elle soulevait au passage. Il s'arrêta un moment sur le terre-plein, aux pieds du Christ de ciment souillé par les mouettes et près duquel on avait déposé, sous une pierre, un petit bouquet de fleurs en papier. Il était bien près de la fin ce Christ, un dur moment à passer ; il avait les yeux vides, la bouche vide d'un masque, et des anneaux aux oreilles. De là, il voyait l'intérieur du bistrot éclairé par les lampes à pétrole, une ombre qui se déplaçait, le petit groupe de musiciens. La chanson s'arrêta soudain. Il y eut un bref silence puis la harpe attaqua, pressée, un *marote*.

La lumière du phare s'alluma à ce moment précis. Bimbo avait lâché le contrepoids. Tout semblait aller de